

# POURQUOI COURS-TU COMME ÇA ?

nouvelles

PATRICK DION

JULIE GRAVEL-RICHARD

MICHEL JEAN

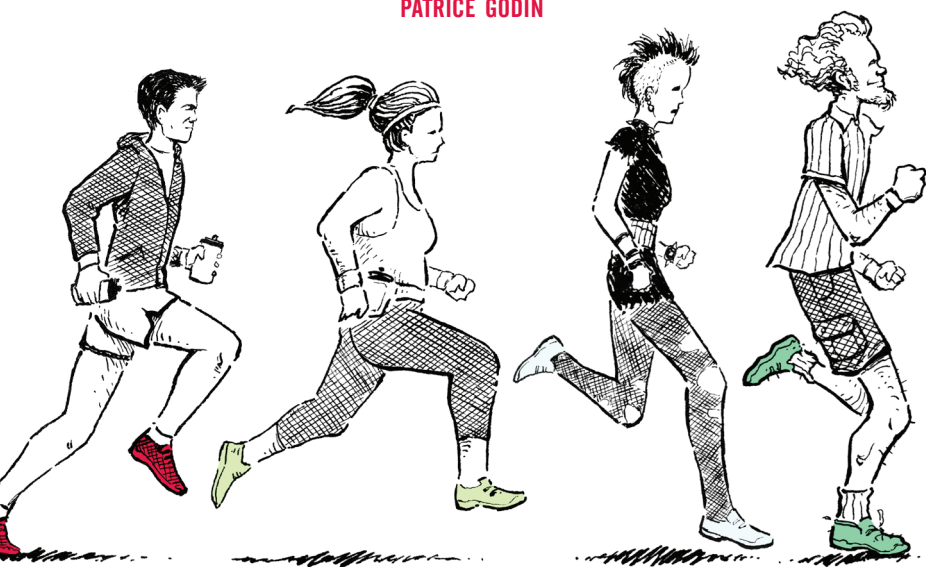
MARIE JOSÉE TURGEON

NATHALIE ROY

JACINTHE PARENTEAU

FLORENCE MENEY

PATRICE GODIN



*Stanké*

PATRICK DION  
JULIE GRAVEL-RICHARD  
MICHEL JEAN  
MARIE JOSÉE TURGEON  
NATHALIE ROY  
JACINTHE PARENTEAU  
FLORENCE MENEY  
PATRICE GODIN

# POURQUOI COURS-TU COMME ÇA ?

***Stanké***

Une société de Québecor Média

## LA COURSE EN JUILLET

Jules Juillet est un enfant comme les autres. Enfin, autant qu'un enfant puisse être comme les autres. Tant d'unicités coincées dans la similitude. À l'automne de ses treize ans, il termine sa sixième année, période charnière de la vie, étape où les dernières parcelles de l'enfance explosent dans un chaos assourdissant (à l'image de leur chambre). Pour lui, il était moins une. Pour son équilibre psychologique. Les jeunes adolescents ne sont pas à l'abri des maladies mentales. L'âme, à cet âge, est directement connectée à la tête. Devenu la tête de Turc, celui qu'on pointe du doigt ou du poing, Jules mesurait son salut en grains de sable qui s'écoulaient dans le calendrier pédagogique. Un à un, il les a comptés, pesés et jetés, en espérant que le suivant passe mieux. Une pierre au rein scolaire. Il y a des enfants sur qui la détresse s'accroche et s'agglutine. C'est lorsqu'on s'en débarrasse, à l'âge adulte, que l'on constate à quel point elle

traîne avec elle de longs lambeaux d'amour-propre encore saignants. La seule explication plausible est la méchanceté innée chez l'homme, sinon que le malheur colle plus à certaines peaux qu'à d'autres.

Comme je le disais, Jules Juillet est un enfant comme les autres. Pas beau, pas laid, pas grand, pas petit. Normal, dans la mesure où la normalité est possible. Le seul petit son de cloche discordant avec le corps de Jules est ses pieds. De prime abord, cela peut sembler ridicule. Personne ne regarde vers le bas pour examiner les pattes de ses semblables. Personne hormis les enfants un peu méchants, qui regardent partout, surtout là où ça fait mal. Voyez-vous, les pieds de Jules ne sont pas assez plats. Ce qui est ironique quand même quand on sait que, s'ils l'avaient été, Jules aurait été malgré tout la risée de ses camarades de classe. Dans le cas présent, sa démarche angulaire le trahit lorsqu'il foule les lignes ennemies. Orteils au garde-à-vous, plante arquée, talon relevé en menton effronté, tendons aux aguets. Position précaire pour aller de l'avant. Pronation, supination, punition.

Jules marche sur la pointe des pieds. Oh, ça ne paraît pas beaucoup ! Juste assez pour que ses compagnons trouvent en lui le salut de leurs propres faiblesses. Ballerine, que les fanfarons l'appellent. Ballerine, et tout ce qui s'y rattache : Valseuse, Miss Tutu, Tapette en collant. Des méchancetés qui blessent, surtout lorsqu'elles sont accompagnées

de ruades et de claques. Comment rester de glace devant tant d'infamie ? Ses parents ont bien essayé de le guérir de cette vilaine imperfection. Mais, malgré les nombreuses visites chez le podiatre, malgré les prothèses et les orthèses, les rayons X et les réclamations d'assurance, malgré les multiples rappels à l'ordre, Jules marche toujours sur le bout des orteils. Le problème ne semble pas être physique, pourtant. En fin de compte, votre humble narrateur croit que Jules tente de prendre le moins de place possible dans la vie.

Mais, aujourd'hui, c'est la fin des classes. Le calvaire se termine. C'est la fin de l'année scolaire, du primaire, des moqueries, des attaques et de la tourmente. On ferme le casier une fois pour toutes, on met le cadenas dans le sac, on jette la clé au loin et on tourne le dos au passé, sans penser à ce qui nous attend en septembre, à l'entrée au secondaire. *Second world problems*. Est-ce que ça peut être pire ?

Au son de la cloche, en mettant les pieds dans la rue, Jules ne chantera pas, à l'instar de ses camarades :

« Vive les vacances

Au yable les pénitences

On met l'école en feu pis les profs dans le milieu

L'école est à vendre

Les profs sont à louer

Si on revient au mois de septembre, c'est pour les écoëurer. »

Non, pas de chanson pour Jules. Parce qu'il est seul, qu'il ne reviendra pas en septembre et qu'il n'écoëure personne non plus. Mais si la chanson *Bon débarras* existait, il la chanterait sûrement.

Comment envisage-t-on un été, au crépuscule de l'enfance, lorsqu'on est laissé à soi-même ? Même le salvateur écran cathodique ne peut être d'aucun secours. Pour une semaine, peut-être. Deux à la limite. Mais, à un moment donné, il faut bouger, sortir de sa torpeur et du cercle vicieux de la paresse. Parce qu'une fois le pied pris dans l'engrenage, il n'y a pas de porte de sortie, aussi arqué soit-il.

Au début des vacances, Jules fait le pari de sortir de la maison. D'errance en errance, il aboutit au parc Père-Marquette, là où les enfants dits « conformes » vont se rouler dans le gazon ou s'administrer des baffes en *gang* ; là où certains perdent leur virginité amoureuse comme d'autres prennent leur première brosse au vin *cheap* ; là, surtout, où, lorsque le soleil estival darde ses rayons avec force, les camps de jour se remplissent d'hyperactifs qui explosent en hormones effervescentes. Pour l'instant, Jules épie en silence ces sportifs amateurs et ces aventuriers en herbe (pour autant qu'examiner des vers de terre soit une aventure). Vous vous en doutez, Jules ne veut surtout pas se mêler

aux autres. Parce que se mêler aux autres est dangereux. Ça irrite, ça brûle et ça fait mal. De longs jours durant, Jules espionnera de loin, discrètement. Des jours calmes et plats, des jours qui ressemblent un peu à sa vie.

Finalement, parce que ce genre de choses n'arrive pas que dans les histoires, son destin bascule. Quelqu'un au loin le remarque. Roby Toussaint. Je trouve toujours incroyable que certains parents affublent leurs enfants de noms ridicules : Rose Lafleur, Jean Bonneau, Agathe Pichette. C'est à croire qu'ils ne prononcent jamais le nom de leur enfant à voix haute avant de les nommer. Mais bon, je m'égare.

Revenons à Roby Toussaint, que les enfants surnomment Tientatuk. Cette manie de trouver un surnom à coucher dehors aux moniteurs des camps de jour est tout aussi absurde, mais si je m'appelais Roby Toussaint, je préférerais qu'on m'appelle Tientatuk. Roby n'est pas n'importe qui. C'est le moniteur du groupe des douze ans et plus, le *coach* de service, l'homme à tout faire estival, celui qui distribue les ballons, les bâtons et les encouragements. Celui à qui revient la tâche ingrate d'aimer ces morveux qui en ont tant besoin.

Alors que Jules s'amarache d'un arbrisseau en enviant secrètement le bonheur des autres enfants qui s'affrontent dans une partie de kickball, Tientatuk l'interpelle.

— Eille! Oui, toi là-bas. Tu veux jouer avec nous?

L'offre est refusée par un Jules qui règle son sort et celui de la providence par la fuite. On ne brise pas de solides habitudes. Mais ça n'empêche pas notre apprenti guerrier de retourner au parc le lendemain, le surlendemain et les jours qui suivent, et de se camoufler derrière son buisson de fortune. Roby le repère chaque fois mais n'en fait pas de cas. Cloîtrés dans le silence des bêtes qui s'apprivoisent, les deux protagonistes se jaugent, se mesurent, s'évaluent. Tientatuk est très conscient des tenants et aboutissants de cette partie d'échecs. Il y a de ces choses qui se savent.

De fil en aiguille, à petits pas de géant, Jules s'approche du terrain de jeu et, par le fait même, de sa destinée. Il prend place dans les gradins. Il n'y a rien à craindre, une clôture le sépare de la vraie vie. Mais rien n'arrête Tientatuk, qui possède des munitions et qui sait s'en servir. Il dégaine.

— Salut.

Bang! Le projectile frappe sa cible et Jules regarde autour de lui, atteint, ébranlé. Pas moyen de fuir. Obligé de répondre, Jules ne le fait que d'un très mince filet de voix. Surtout, prendre le moins d'air possible. Inspiration.

— Salut.

— Tu veux jouer avec nous?

— Non merci, monsieur.



— Enwèye donc, il nous manque un joueur.

— Non, non, c'est correct.

— Comme tu veux.

Il ne faut pas brusquer la chrysalide qui éclot. Tientatuk reprend sa place au monticule. C'est lui le lanceur, l'initiateur de tout. Il fait rouler le ballon jusqu'au botteur. Le jeune garçon au marbre s'élance et fend l'air d'un coup de pied qui propulse la sphère caoutchoutée à l'extrémité du champ centre. L'équipe adverse, en panique, éparpille ses joueurs sur le terrain pour contre-carrer l'attaque, mais le botteur vedette fait rapidement le tour des buts. Il a même un peu de temps pour faire le fanfaron, exécutant des pas de danse entre le troisième coussin et le marbre.

— C'est un coup de circuit ! s'époumone Tientatuk en imitant une foule en liesse alors que notre Gary Carter du kickball lève les bras en signe de victoire.

Les joueurs acclament leur héros et l'équipe adverse se bidonne devant l'imitation parfaite de Roby. On se fait des *high five*, on saute en l'air, on est les rois du monde. Ces gestes banals font sourire Jules, qui se met à rêver d'ovations similaires, qui réussissent à se faufiler jusqu'à son cœur en semant une formidable graine d'espoir. Tientatuk est sûrement au diapason, car il réitère sa question :

— T'es sûr que tu veux pas essayer ?

Ça ne prenait que ce tout petit souffle dans le dos pour que Jules se lève. Une simple voile peut emporter les plus grands navires au loin. Tientatuk invite Jules à prendre place au marbre. Les pieds bien ancrés dans le sable, le garçon attend impatiemment que le ballon roule vers lui. La Terre s'apprête à changer d'axe. Roulement, décélération, arrêt sur image. Tientatuk s'élance : un tir parfait, un roulement à billes, une trajectoire idéale, un glissement subtil. Jules prend son élan et assène un violent coup de pied au ballon, qui part en flèche vers le fond du terrain. Le ballon a des ailes, comme le casque d'Astérix, comme celui du bonhomme des fleuristes FTD, comme quelqu'un qui vient de boire un Red Bull. Le sourire de Tientatuk s'élargit. Il suit le mouvement des troupes qui courent pour rattraper la boule qui quitte l'orbite. D'accord, ce n'est pas un grand chelem. Mais c'est un pas gigantesque dans la vie d'une toute petite personne. Alors que Tientatuk tourne la tête pour admirer la fierté de Jules, il constate avec stupéfaction que ce dernier a déjà franchi le deuxième but, courant comme s'il n'y avait pas de lendemain. Éberlué, le jeune entraîneur suit le mouvement des jambes de Jules : des pas fluides, aériens, des pieds qui se déposent parfaitement sur le sol. Dans un ordre parfait, phalanges, métatarses, cunéiformes, naviculaires et cuboïdes foulent le sol et ondoient sur la surface

du terrain, en parfaite harmonie. C'est à ce moment-là que tout se déclenche dans la tête de Roby. Un plan parfait se dresse, un échafaudage solide se monte. Roby Toussaint, dit Tientatuk, *coach*, entraîneur, aventurier et athlète par procuration, voit dans les pas de ce jeune garçon ceux d'un coureur parfait. Comme il en a rarement vu. Roby sort de sa torpeur alors que Jules franchit le marbre. C'est qu'il court vite, le sacripant, très vite. Presque assez vite pour avoir le temps de faire deux fois le tour du diamant de sable. Tientatuk ramasse sa mâchoire qui choit par terre et s'approche du jeune prodige. La Terre pivote en sens inverse et reprend sa vitesse de croisière. Plus rien ne sera pareil.

— Sais-tu que je n'ai jamais vu quelqu'un courir comme tu le fais ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Lâche-moi le « vous », s'il te plaît. Je m'appelle Roby, mais tout le monde m'appelle Tientatuk.

— Moi, c'est Jules.

— Ça fait longtemps que tu cours comme ça ?

— Je ne cours pas vraiment, monsieur Tientatuk.

— Ah non ? Tu penses que tu fais quoi, alors ? Tu cours vite. Vraiment, vraiment vite. T'as jamais pensé faire partie d'un club de course, Jules ?

— Non, monsieur.

— Tu devrais. Je m'occupe justement d'un club dans Rosemont. Ça te tenterait de venir courir avec nous ? J'aimerais vraiment ça.

— Je suis pas certain que ce soit une bonne idée. Je pense pas que mes parents voudraient non plus.

— Si tu veux, je peux leur en parler pour toi.

Pas moyen de s'en sortir. Pauvre Jules, le voilà confronté à son propre talent et à la fragilité de l'Univers. Il convient avec Roby d'une rencontre le soir même chez lui. La suite de la journée se déroule sous le signe de la nouveauté. Nouvelle partie, nouveaux amis, nouveaux coups de pied (sur le ballon et dans le derrière), nouvelles courses, nouvelles craintes des lendemains inconnus. Le temps fuit. Lorsqu'on est bien, on souhaite souvent que le temps s'arrête. Comme un *fix* sans fin. J'imagine que c'est de là que vient l'expression « fixer le temps ». Malheureusement, il est aussi une drogue qui s'égraine trop vite. Toute bonne chose a une fin. Mais, pour Jules, toute bonne chose a maintenant un début.

La rencontre entre Roby et les parents de Jules a finalement lieu en fin de journée. Ces derniers sont les premiers surpris du talent caché de Jules. Après que tout a été fait pour cacher cette tare, qui aurait cru qu'elle serait salvatrice ? Ils ne peuvent faire autrement que de donner leur accord, si, bien sûr, c'est ce que Jules souhaite (il le souhaite,

ne craignez rien). La compétition est saine lorsqu'elle est voulue. Combien de parents poussent leur progéniture dans la fosse de la réussite parce qu'ils regrettent de ne pas avoir réussi eux-mêmes ? Combien d'enfants envoyons-nous malheureusement à l'abattoir du succès ?

On a beau avoir des jambes de feu ou une technique naturelle, la course s'apprend comme la vie : un pas à la fois. La première course de Jules n'a donc pas lieu sur une piste d'athlétisme mais autour du pâté de maisons, au lever du jour. Le garçon apprend que la course, c'est plus que de la vitesse et de l'endurance. C'est aussi avoir du cœur (dans tous les sens du terme), de la patience et de la volonté. C'est avoir une tête de cochon lorsque, bien emmitoufflé dans ses draps au petit matin, on décide quand même de se lever. C'est répéter le rituel les jours suivants, même si le corps malmené par les courbatures répond par la négative. C'est maintenir le cap lorsque la charpente vacille et que tous les muscles, nerfs, tendons et os se révoltent aux premiers assauts. La course, il faut d'abord et avant tout l'apprivoiser, apprendre à l'aimer. Parce que cet amour est rarement immédiat. Que de souffrances à endurer avant que les endorphines emportent le coureur dans un premier moment d'extase ! L'euphorie du dépassement n'est pas innée ni automatique. Pour la plupart des coureurs qui débutent, elle ne se pointe que lorsque

les fesses s'écrasent sur la chaise et que tout mouvement s'arrête. Jules s'en aperçoit assez vite. Son corps entier crie dès les premiers kilomètres. Mais, au fil des jours, il s'acclimate à la rigueur athlétique. Les jeunes mécaniques s'adaptent honteusement aux affronts de la gravité.

De kilomètre en kilomètre, le jeune prodige prend confiance en lui. Il sait, il sent que sa structure se renforce, que sa mécanique se solidifie, que ses pulsations cardiaques dégringolent, que le mental prend le contrôle du physique. Jules ne fait maintenant qu'un avec la course. Il n'est plus le même garçon. Ses parents le constatent, quelque chose a changé en lui. Un soir, ses efforts sont récompensés par une boîte en carton toute simple qui trône sur la table de cuisine.

— C'est quoi ça ? s'enquiert-il.

— Ouvre-la, tu vas voir.

Jules défait le paquet doucement, comme s'il avait peur de briser quelque chose, le contenu ou ses rêves. Son cœur s'emballe à la vue d'une nouvelle paire de chaussures de course blanc, bleu et argent. Des Puma tout neufs. Des souliers de grands athlètes : Usain Bolt, Tyson Gay, Yohan Blake.

— Ah, wow ! Merci, p'pa, merci, m'man.

— Tu peux aller les essayer tout de suite si tu veux.



Courir, c'est mettre un pied devant l'autre, puis un autre et encore un autre. À la manière d'amateurs de course, chacun courant pour soi et pour une raison bien spécifique, ce recueil de nouvelles en est le reflet.

Jules Juillet court pour échapper à la méchanceté de ses camarades de classe. Victor court pour défier la maladie. Leslie court pour chasser les nuages sombres qui obstruent le ciel et Jean-Nicholas la suit parce qu'elle est son éclaircie dans la grisaille. Cynthia n'aime pas courir. Mais elle aime les coureurs. Marie court pour oublier celui qui ne l'aime plus. Jacinthe court entourée de ceux qu'elle aime. Le mari de Yolanda court pour échapper à sa vie monotone, pour rallumer la flamme en lui. Patrice court parce qu'il respire. C'est un coureur. Comment expliquer ça ?

Tout le monde a son histoire de course. Et toi ? Pourquoi cours-tu comme ça ?

Sous la direction  
de Marie Josée Turgeon  
et Michel Jean

